



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Traité De La Paresse Ou L'Art De bien employer le temps

Courtin, Antoine de

Paris, 1673

Troisième Entretien. Que le travail regarde toutes sortes de personnes,
chacun selon sa condition.

urn:nbn:de:hbz:466:1-10361

dres, mais non pas pour recevoir des applaudissemens que je ne merite point.



III. ENTRETEN.

Que le travail regarde toutes sortes de personnes, chacun selon sa condition.

TOut le monde s'estant trouvé chez Philargie à l'heure acoustumée, & s'estant placé, après les civilitez ordinaires.

Puisque c'est moy, commence à dire Angelique sans autre ceremonie, qui doit mettre Monsieur l'Abbé sur les voyes, je dois dire que tout nostre entretien jusqu'icy a esté sur la Pareffe, cette tyrannique & tout ensemble douce souveraine, dont tout tant
que

que nous sommes , qui composent cét auguste Senat , avons toujours esté pour nous bien priser , les tres-passionnez , & tres-fideles sujets. J'en excepte Monsieur l'Abbé , comme celuy qui doit estre nostre liberateur. Pour suivez donc Monsieur , s'il vous plaist , parlant à luy-même , & hastez vous de nous convertir : car ces Dames attendent un inutile qui nous dérobera un peu de nostre temps.

Pour moy , commence Theotée , sans façon , je ne pense pas qu'il y ait rien qui soit plus desagreable à Dieu que la Paresse , car si nous jettons les yeux sur tout ce qu'il a créé , nous verrons que son dessein a esté que toutes choses fussent dans l'action , qu'il a prescrite à chacune selon sa nature ; le Ciel la terre , la mer , les plantes , & les

XIX,

Que toute la nature est dans l'action & subsiste par le travail.

animaux sont dans un travail continuel. Et il est aisé de juger que l'action est la perfection & l'accomplissement de tous les estres, si on considère l'agitation où ils sont incessamment & cette correspondance qu'il a plû à Dieu d'establir entr'eux; afin que le besoin qu'ils auroient les uns des autres leur servist d'aiguillon pour les faire agir & travailler.

Et cela estant, un paresseux ne doit-il pas mourir de honte de se voir au milieu de toutes ces choses qui se mouvent, qui se remuent, qui vont & viennent par un mouvement perpetuel, & de demeurer luy seul immobile, inutile & comme perclus de tous ses membres. En verité il n'y a rien à mon sens qui soit moins digne d'un homme, & d'un homme qui a receu de Dieu pour loy irrevocable, *de manger son pain à la sueur de son corps*; comme S.

Paul l'explique & l'ordonne par ces paroles ; *Que celuy qui ne veut point travailler, ne doit point manger. Car nous apprenons poursuit-il, qu'il y en a parmy vous qui sont dereglez, qui ne travaillent point, & qui se mêlent de ce qui ne les regarde point. Or nous ordonnons à ces personnes, & nous les conjurons par Nostre Seigneur JESUS-CHRIST de manger leur pain en travaillant paisiblement.*

Genes.
cap. 3.

2. Thessal.
ch. ij. 10.
11. 12.

Et il avoit dit auparavant, *Je vous exhorte de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains ainsi que nous l'avons ordonné.*

1. Thessal.
ch. iv. 11.

Mais Monsieur, interrompt Zeroandte, encore faut il faire Justice à tout le monde. Est-ce donc que vous voudriez que les personnes de qualité allassent travailler à la journée.

Rien moins que cela, répond Theotée, mais je voudrois bien

que l'on ne se sert pas de ce nom de qualité, pour couvrir la Paresse : Comme si la qualité nous donnoit privilege de ne rien faire ; au contraire, elle nous oblige de travailler avec plus d'application, & à plus de choses, parce que la naissance ou l'élevation de la fortune nous en fournit plus de causes & de moyens. ^a

^a Inest unicuique rei naturalis inclinatio ad exequendam actionem commensuratam suæ potentia. *S. Th. 2. 2. q. 133. art. 2.*

La voye de la vertu est toute laborieuse, ^b & si une personne quelque rang qu'elle tienne dans la vie civile ; veut bien employer les talens & les occasions qu'elle a, ^c il n'y aura point de vie plus active que la sienne, quoy que cela se fasse, si vous voulez, sans aucune sueur, ny aucune fatigue corporelle.

^b Sapienzia omnia negotia

sunt, & quo otiosior est sapientia, eò exercitior in genere suo. *S. Bern. super Cant. Serm. 85.*

^c Pusillanimitas est quæ quid ea non attentat, quæ suæ naturali virtuti sunt commensurata, &c. Ideò est peccatum. *S. Th. Ib. ut supra.*

Qui bona dispositione naturæ, vel scientia, vel exteriori fortuna recusat uti ad virtutem pusillanimus est. *Ib.*

IL est bien vray, dit Angeli-
 que, que je suis souvent en co-
 lere en moy-même, de voir des
 hommes mener une vie de fem-
 me, & de les voir aussi conso-
 lez, aussi contents de leurs per-
 sonnes, que s'ils faisoient les plus
 grandes affaires de l'estat. Pour
 moy, Monsieur l'Abbé, je croy
 que ce n'est pas tant manque
 de vertu, que manque d'esprit;
 car s'ils avoient le moindre rayon
 de jugement, ils feroient refle-
 xion sur eux-mêmes, & mour-
 roient de honte en pensant au
 mépris secret que l'on a de
 leur inutilité au monde. Et en
 effet, quoy qu'ils ayent de leur
 costé un nombre infiny de ridi-
 cules, comme eux, qui les en-
 censent, neanmoins, je crain-
 drois plus le blâme, d'un seul
 sage, que je n'aymerois l'appro-
 bation de tous ces gens-là.

XX.
*Paresse
 de la
 pluspart
 du monde.*

Tu n'as garde , reprit Zeroandre en riant , de parler des femmes.

Oüy , répond Angelique , & n'est-ce pas la même chose : car en parlant de ces sortes d'hommes qui valent moins que des femmes , puisqu'ils sont obligez de valoir d'avantage , c'est dire en même temps , tout ce que l'on peut dire des femmes.

Il est bien vray , puisqu'il faut dire quelque chose de nôtre sexe , avec la permission de ces Dames , que je ne puis m'empescher de rire , quand je voy l'immobilité & la moleste de nos Maistresses , qui sont toute une matinée dans une chaise , sans aucune action , comme si elles estoient des idoles.

En verité quand je coëffe & que j'habille Madame , je croy quelquefois estre un sculpteur qui travaille à une statuë qu'il

taille & tourne comme il veut, si ce n'est que nos figures parlent & grondent toujours, au lieu que les autres ne disent mot.

Je ne puis que je ne me divertisse aussi, de voir des femmes qui ne marchent jamais, & qui quand il n'y auroit que vingt pas de chez elles à l'Eglise n'y voudroient pas aller, si ce n'est en carosse.

Les voir quand elles arrivent au logis, ou qu'elles en sortent, se faire porter sur les degrez pour n'avoir pas la peine de monter ou de descendre.

De voir comme à peine elles ont la force & le courage de porter la main à la bouche pour manger. ^a Et qui quand on leur demande à table, *Woulez vous, Madame, que je vous serve de quelque chose ?* répondent, *je ne sçay si i'ay faim.*

Philargie s'émuft un peu en

^a Abscondit piger manum sub ascella sua, & laborat si ad os suū eam converterit.
Prov. cap. 26.

cét endroit , & dit d'un ton dédaigneux. Ce que vous dites-là, Angelique , me semble assez familier.

C'est Madame , répond Angelique , pour montrer que nous sommes de bonne foy ; & que si nous trouvons à redire aux hommes , qui nous donnent eux-mêmes l'exemple de cette moleſſe , nous ne voulons pas nous épargner nous-mêmes , ny la diffimuler en nous.

Il eſt vray , reprend Zeroandre , qu'il y a des gens qui ſçavent ſi peu ſe ſervir d'eux-mêmes , qu'il eſt arrivé il n'y a pas beaucoup d'années , qu'un jeune Seigneur de la premiere qualité , eſtant à la promenade ſurpris par la pluye , ſe tourna vers ſon Gouverneur , & luy dit comme en pleurant ; *il me pleut dans la bouche* : l'autre luy répondit , *Monſieur fermez-là.*

Helas

Helas , dit Angelique en se lamentant , se donna t'il bien cette peine ?

On dit que ouïy , répondit froidement Zeroandre , mais non sans que nature en patit.

Et cela me fait souvenir , reprend Anglique , d'une paresse tres-bien peinte ; & qui vient fort à propos icy.

*Colin pour son mestier ronfle , baille
& s'alonge,*

*Il estend peu le bras , si ce n'est
quand il boit :*

*Il est si paresseux , que s'il se souve-
noit*

*D'avoir par un hazard, pris quelque
peine en songe*

*Ce seroit malgré luy si iamais il
dormoit.*

Tristan
l'Hermitte

Il en est de même , ajousta Angelique , de nos maistresses. Mais il faut que je dise cecy un peu bas de peur d'estre grondée encore. Quand nous les couchons, c'est

L

comme si nous les enterrions.

En effet , reprit Zeroandre , le sommeil est l'image de la mort.

Il semble , continuë Angelique , qu'elles n'ayent ny bras ny jambes ; il les faut coucher non en gros , comme on dit , mais en détail ; quand une jambe est en sa place , il faut y mettre l'autre ; après le bras gauche vient le bras droit ; la teste est tantost trop haute tantost trop basse , selon les hautes ou basses idées qui les frappent alors ; & après que cét enterrement est fait , elles nous demandent , *suis-je bien ?*

Toute la cōpagnie se mit à rire.

Mais que direz-vous , poursuit elle , d'une Dame qui après s'estre levée de table , se met dans son fauteüil comme en extase , ne souffrant pas que personne aille ny vienne autour d'elle ; jusque-là qu'un jour sa Demoiselle ayant voulu par mégarde

marcher dans sa chambre, elle s'emporta contre-elle, & luy dit d'un ton de colere; *Arrestez-vous, du Preche, vous empeschez ma digestion.*

Ne veux-tu pas te taire, s'écria Zeroandre; tu me feras mourir de rire.

Cela n'est que plaissant, continuë Angelique; mais je vous avoüe que je suis touchée de compassion, quand je voy de lces Dames assises le dos au feu, qui ne pouvans par un extrême lassitude, comme elles croyent, porter leur teste, ou s'éloigner un peu du feu, disent à un laquais; *mets-toy derriere moy, la Vitesse, soustiens moy la teste:* Et ce pauvre garçon faisant ainsi l'écran & le fauteüil à oreilles, aussi longtemps qu'il plaist à Madame, fume de tous costez, se couvre comme il peut, tantost une jambe, tantost l'autre; & enfin brû.

le tout vif, comme s'il estoit condamné au plus cruel de tous les suplices, pour la paresse de sa maistresse.

C'est une chose en effet, dit Theotée, qui est estrange; mais il ne faut pas s'en estonner, c'est le propre de la paresse & des paresseux de n'aimer qu'eux; de n'estre nez que pour eux-mêmes; & de croire que tout le gère humain, & toute la nature ne soit faite que pour eux; ce qui estant tout à fait contraire à la charité, les rendra responsables en l'autre monde de toutes les tyrannies qu'ils exercent sur les autres.

XXI.

*Abus
que les
paresseux
font de
leurs domestiques.*

JE ne dis pas qu'il soit deffendu d'avoir des valets; au contraire c'est une chose loüable, puisque c'est exercer la charité envers les pauvres qui n'auroient pas sans cela dequoy vivre, ny dequoy aprendre mestier.

Je ne dis pas aussi qu'il soit défendu de se servir de ses valets & de ses servantes, & de les faire travailler; au contraire on y est obligé pour ne les pas laisser vivre dans l'oïfiveté & dans la paresse, qui est le lit de repos du diable, & l'invention la plus infaillible qu'il ait pour introduire dans les maisons toutes sortes de vices, & en chasser par conséquent la sainteté & la benediction.

Mais comme ce seroit pecher que de laisser les valets dans la paresse; aussi est-ce un grand peché de ne nous en servir que pour nous entretenir nous-mêmes dans cette paresse: c'est pourquoy tout ce que nous leur commandons pour nous delicateser, pour nous épargner les choses que nous pourrions faire nous-mêmes, est une usurpation injuste que nous faisons sur eux, dont

nous rendrons un compte d'autant plus exact, que si nous ne les retenions pas à ces services de sensualité, ils feroient quelque chose de bon & d'utile, où ils santifieroient leur condition devant Dieu.

XXII.
*Paresse
ensuelle
des gens
du monde.*

MAis, interrompt Zeroandre, que direz vous d'un homme que j'ay vû, & en verité je puis dire de luy que dans nostre genre de paresseux & d'inutiles, je n'en ay jamais vû un semblable, quoy qu'il fasse l'important; Il est plein de santé & d'embonpoint; cependant d'abord qu'il se met au lit, il se fait endormir en se faisant frotter deux heures durant la plante des pieds avec des linges chauds.

Et que direz-vous, poursuit Angelique, d'une Dame chez qui je me rencontray l'autre jour, quand on luy vint dire qu'une

Duchesse al'oit venir pour la voir. Elle appella incontinent sa Demoiselle ; *Pigremont* , venez-moy faire mes deux mantons , s'écriant avec un abattement de cœur extrême , *que cette Dame est tuante avec ses visites ! il faudra que ie me tienne droite.*

Mais Angelique , dit en riant Zeroandre , tu interromps à ton tour Monsieur l'Abbé.

Au contraire Monsieur , répondit Theotée , Mademoiselle dit merveilles , & je voy bien qu'elle nous donneroit elle-même des leçons.

Oüy Monsieur , reprend sur le champ Angelique , pourvû que j'eusse esté long-temps à vostre école.

On heurte , interrompt Philargie , & Angelique revenant de la porte ; c'est , dit-elle , ce Gentil-homme.

Passons dans mon cabinet Ma-

dame, dit Philargie à Nientilde; Monsieur l'Abbé & ces Messieurs auront bien la bonté de s'entretenir ensemble; nous ne seront qu'un moment.



IV. ENTRETEN.

Preceptes contre la paresse; effets de ces preceptes, & conclusion de ce Traité.

LE Gentil-homme estant sorti, & tout le monde s'estant remplacé; Zeroandre commençant le discours.

Parlons serieusement Monsieur l'Abbé, dit-il à Theorée, & puisque vous nous avez montré jusques icy les desordres de cette paresse, encore faut-il que vous nous enseigniez aussi quelque remede qui y soit fort propre; &